

“ÉTAIT-CE BIEN ÇA, L'AMÉRIQUE?” *L'ÉTÉ DE L'ÎLE DE GRÂCE* ENTRE LE MYTHE ET L'HISTOIRE

MARCO MODENESI

Dans l'histoire du pasteur irlandais Éléazar qui, en 1845, quitte son Irlande natale avec sa famille pour rejoindre l'Amérique, le narrateur de Michel TOURNIER dresse un cadre, synthétique mais fidèle, de l'émigration irlandaise à l'époque:

[Éléazar] ignorait s'il s'embarquerait à destination de Québec, New York, Boston ou même Sidney en Australie. [...] Les choses prirent subitement un tour dramatique quand éclata la nouvelle qu'une épidémie de typhus et de choléra décimait les candidats au départ. On racontait qu'au cours des traversées pas un jour ne passait sans qu'un cadavre ne fût jeté par-dessus bord. À l'arrivée au Canada, tous les passagers étaient parqués en quarantaine dans le camp de la Grosse Île où régnaient des conditions effrayantes.¹

Ces quelques lignes résument assez efficacement ce que Aurélien BOIVIN, peut-être avec un peu trop de méfiance pour ce qui est de la connaissance de l'histoire de l'Amérique du Nord, signale comme “un épisode peu connu mais combien tragique de l'histoire du Québec, l'épidémie de typhus qui a frappé une partie de la population en 1847, entraînant dans la mort des milliers d'Irlandais chassés de leur pays par la maladie de la pomme de terre et par une longue famine (1845-1847)”².

¹ Michel TOURNIER, *Éléazar ou la source et le buisson*, Paris, Gallimard, 1996, p. 57.

² Aurélien BOIVIN, “L'été de l'île de Grâce' ou la fin du grand rêve américain”, *Québec français*, n. 109, printemps 1998, pp. 86-89: p. 86.

C'est là, le fragment historique qu'exploite Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, dans *L'été de l'île de Grâce*, publié en 1993³.

L'épisode historique qui constitue le noyau de départ du roman appartient, à dire vrai, à l'Histoire du Québec, de l'Amérique du Nord, mais aussi bien à celle de l'Irlande et de l'Europe, ce qui attribue un souffle d'une envergure assez remarquable aux événements racontés.

L'été auquel on fait allusion dans le titre est bien l'été 1847, "saison qui correspond à la période la plus intense et la plus meurtrière de l'épidémie"⁴.

L'île de Grâce et la Grosse Île sont deux toponymes qui renvoient au même lieu, une île du Golfe du Saint-Laurent, où se trouvait une station de quarantaine⁵, "située à une trentaine de milles en aval de Québec", et qui a, "sur une carte maritime de grande échelle", "la grosseur exacte d'une tête d'épingle"⁶.

Le roman suit l'épidémie du 1^{er} mai jusqu'au 1^{er} novembre 1847. Les personnages de Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, tous de fiction, agissent donc dans un espace géographique et à l'intérieur d'un cadre historique réels.

L'été de l'île de Grâce organise la mise en scène de l'épidémie suivant, par traits, ce qui, selon Ferenc FODOR, est un modèle auquel ont recours les fictions qui abordent ce sujet: "la peur, l'angoisse qui accompagnent l'apparition de la maladie, l'augmentation du nombre des décès, l'accumulation des cadavres [...], la banalisation de la mort, les fosses communes, la puanteur omniprésente, les recherches de boucs-émissaires et la disparition de la maladie"⁷.

On retrouve presque tout cela dans la destinée que le docteur James Milroy partage avec un groupe limité de collaborateurs.

Nommé, au début du roman, directeur médical de la station de quarantaine de l'île de Grâce, en prévision de l'arrivée des bateaux d'immigrants européens à partir de la fonte des glaces qui, pendant l'hiver, bloquent toute navigation sur le Saint-Laurent, ce médecin écossais et fidèle au Gouvernement impérial britannique (qui domine à l'époque le Canada) essaiera de tout faire, avec un dévouement remarquable, pour contraster une situation qui se transformera bientôt en une catastrophe cauchemardesque aux dimensions que personne n'aurait pu imaginer au préalable.

Ayant choisi de ne pas laisser sa femme, Agnès Frémont, et ses enfants demeurer sur l'île avec lui, Milroy habite dans une petite maison où seule Persévérance,

³ Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, *L'été de l'île de Grâce*, Montréal, Québec-Amérique, 1993. Dorénavant: IG.

⁴ Aurélien BOVIN, art. cit., p. 86.

⁵ Sur l'épidémie de 1847 à la Grosse Île, cf. Rose MASSON DOMPIERRE, Marianna O'GALLAGHER, *Les Témoins parlent. Grosse Île 1847*, Québec, Livres Carraig Books, 1995.

⁶ IG, pp. 34-35.

⁷ Ferenc FODOR, "L'imaginaire de l'épidémie", in Danièle BELTRAN-VIDAL, François MANIEZ (dir.), *Les mots de la santé: Mots de la santé et psychoses*, Paris, L'Harmattan, 2011; http://195.221.53.69/wp-content/uploads/pdf_Article_FODOR_Mots_de_la_sante.pdf (p. 7).

femme d'âge assez mûr, s'occupe de lui. Il a à ses côtés une équipe médicale réduite, où l'on retrouve, quelques infirmiers et des préposés au ménage et au transport, ainsi que deux autres médecins: le docteur Byrnes, qui sera rapidement emporté par la maladie, et le docteur Prévost, qui se donnera la mort pour des raisons sentimentales. L'île de Grâce a même un commandant militaire – qui a aussi le rôle d'officier de la quarantaine –, le Capitaine Clark, responsable de l'ordre et de la Loi.

"Au siècle des épidémies", l'histoire de l'île de Grâce semble inséparable de ces fléaux: "la violente épidémie de choléra de 1832 [...] avait forcé les autorités du pays à ouvrir cette station de quarantaine devant préserver la population de la fièvre des navires"⁸.

Le choléra de 1832 s'avère déjà une tragédie de proportions remarquables, comme on peut le savoir lorsque Agnès Frémont – qui vient de débarquer sur l'île avec son mari dans l'idée d'y rester avec lui et le reste de leur famille – interroge le docteur Milroy à ce sujet:

– Combien de personnes ont-été enterrées ici pendant l'épidémie de choléra? demanda-t-elle, soudain saisie d'angoisse.

Il ne savait plus trop. Quatre ou cinq mille, ou peut-être davantage, les statistiques se contredisaient. Cette année-là, des milliers d'immigrants étaient débarqués à la station de quarantaine aménagée de toute urgence sur cette île, à une trentaine de milles de Québec, dont l'efficacité parut discutable. Les journaux avaient fait état d'irrégularités diverses, de certificats de santé décernés à des navires infestés.

Et voilà qu'un nouveau fléau frappait l'Irlande et poussait ses habitants à émigrer. Sur cette île, tout pouvait recommencer.⁹

Les responsabilités humaines de la tragédie du choléra de 1832 sont ainsi indiquées et semblent se proposer comme un mauvais augure pour ce à quoi on s'attend à partir du mois de mai 1847.

Le "nouveau fléau" qui frappe l'Irlande est vite explicité et témoigne de l'ancrage socio-historique extradi-gétique auquel Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA a souvent recours pour introduire dans le roman une lecture critique de l'Histoire:

Une famine frappait l'Irlande et obligeait ses habitants à s'exiler. Trois cents ans d'occupation avaient transformé les fermiers de ce pays, alors le plus pauvre et le plus

⁸ /G, p. 13.

⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

peuplé d'Europe, en ouvriers agricoles confinés à un sol morcelé qui ne les nourrissait plus.¹⁰

De même, le début du roman frappe tout de suite par une évocation de l'épidémie de choléra de 1832, d'autant plus inquiétante, vu que le lecteur vient d'apprendre que "sur cette île, tout pouvait recommencer":

L'été précédent, quarante-trois mille Irlandais s'étaient présentés au port de Québec. Au début de la saison, des passagers correctement vêtus, et possédant quelques économies, étaient descendus des transatlantiques. Mais quand éclatèrent les grandes chaleurs de juillet, des vaisseaux couverts de charognards firent leur apparition dans le chenal des grands voiliers. Des malades et des miséreux commencèrent dès lors à hanter les quais et à envahir les rues de la ville. Il fallut la fermeture du fleuve par les glaces pour suspendre cette poussée migratoire qui se poursuivit plus au sud, sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, pendant une partie de l'hiver.¹¹

Fort de ces souvenirs, le docteur Milroy décide de faire construire un second hôpital sur l'île, d'"ériger deux autres baraquements d'accueil, finir de restaurer l'ensemble des bâtiments"¹², avant que n'apparaissent les premiers vaisseaux.

Le premier de ces vaisseaux arrive au début de mai, au moment de l'année où la ville de Québec "souhaitait retrouver les eaux battantes de son fleuve, l'ouverture sur le monde dont elle avait besoin"¹³.

Seule la fonte du pont de glace qui bloque le Saint-Laurent permet "la reprise des activités portuaires, le retour de la vie trépidante, ces nuits turbulentes où l'on s'abandonnerait à des excès que le petit matin épongerait dans ses brumes avant que le soleil ne cuise les quais envahis par des odeurs de poisson, de cordages, et de bois trempé"¹⁴.

La fin de l'hiver, par les habitants de Québec, est ressentie comme un retour à la vie qu'on fête de manière officielle et collective: "Elle était une sorte d'appel au bonheur que la fête comblait déjà"¹⁵.

On saura, par la suite, que cette fois, l'ouverture des eaux et l'arrivée des voiliers n'apportera que malheur, désespoir, maladie et mort. La grande attente du retour à l'effervescence de la vie se convertira, au moment où l'épidémie touchera même la ville de Québec, en une énorme et amère déception collective qui, comme j'essaierai de le montrer, ne sera malheureusement pas la seule de cette histoire.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, p. 20.

¹³ *Ibid.*, p. 31.

¹⁴ *Ibid.*, p. 33.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 42.

Le premier vaisseau, qui arrive vers la mi-mai, arbore, en effet, un pavillon blanc au mât principal, "pour indiquer que des malades se trouvaient à bord"¹⁶.

Le docteur Milroy visitera immédiatement les malades, même s'il lui faudra quelques temps pour diagnostiquer avec certitude les symptômes du typhus:

Il écartait d'emblée le choléra dont les symptômes lui étaient familiers, de même que la variole et la dysenterie. Mais ces petites tâches orange irrégulières et hémorragiques qui marquaient le corps de plusieurs malades, à l'exception du visage, de la paume des mains et de la plante des pieds, lui étaient moins connues. Elles se distinguaient des taches rosées couvrant l'abdomen et le thorax des malades atteints de typhoïde dont chaque voilier lui apportait quelques cas. Et elles ne pouvaient non plus être associées aux manifestations habituelles des maladies éruptives courantes.¹⁷

Milroy aura juste le temps de renvoyer sa famille à Québec avant que l'épidémie éclate. Le premier vaisseau à lui seul va remplir à demi les baraquements de la station de santé. Et bientôt, d'autres bateaux – qui dépassent, en quelques jours, largement la trentaine – commencent littéralement à s'entasser sur les côtes de l'île, ce qui va donner lieu à un véritable "envahissement perpétuel"¹⁸ qui s'étale sur plusieurs semaines sans jamais connaître d'arrêt. Le bilan final du docteur Milroy sera effarant: "Si ses calculs étaient justes, la station de quarantaine avait traité plus de 20 000 malades pendant l'été, et au-delà de cent mille passagers y avaient été examinés"¹⁹.

L'état des navires est vite annoncé par l'inspection que le docteur Milroy et le capitaine Clark mènent sur l'un des six vaisseaux qui suivent l'arrivée du premier et qui charge l'île de "plus de quatre cents malades à hospitaliser et trois milles passagers à mettre en quarantaine"²⁰:

Il régnait là, de même que sur les six autres vaisseaux que le directeur médical visiterait ensuite, une atmosphère de déchéance et de morbidité qui invitait la maladie et la mort à se partager ce que la vermine n'avait pas encore touché. Aucun confort et aucune norme de sécurité ne palliaient les effets débilissants du voyage qui durait entre huit et douze semaines. Partout, la nourriture était insuffisante, et les réserves d'eau étaient contaminées par le manque d'hygiène et l'absence d'installation sanitaire.²¹

Les vaisseaux qui suivront offriront un tableau en-

¹⁷ *Ibid.*, p. 45.

¹⁸ *Ibid.*, p. 107.

¹⁹ *Ibid.*, p. 342.

²⁰ *Ibid.*, p. 53.

²¹ *Ibid.*, p. 52.

core plus tragique et encore plus révoltant et ignoble. Les conditions insoutenables dans lesquelles les passagers sont obligés de voyager découlent cependant de comportements et de choix dictés par les intérêts économiques et politiques des Européens (aux dépens de la tragédie de leurs compatriotes), certes, mais aussi des États-Uniens:

Il fallait peupler rapidement cette colonie d'outre-mer, appelée à compenser la perte des territoires américains où l'Europe voulait émigrer, en offrant des billets au plus bas tarif. [...] Sur chacun de voiliers, [...] l'on prenait deux ou trois fois plus de passagers que le vaisseau ne pouvait transporter.²²

Grâce aux tarifs de faveur consentis par les armateurs britanniques à la population affamée que le gouvernement impérial souhaitait éloigner de son territoire, le prix d'un billet de traversée pour Québec coûtait trois à quatre fois moins cher qu'un billet pour New York ou Philadelphie, villes où d'importants droits d'entrée étaient perçus auprès des immigrants. Refusant d'être le lieu d'asile où échoueraient les malades et les indigents expédiés par l'ex-métropole dont elles s'étaient affranchies, les villes américaines de la côte atlantique imposaient de lourdes pénalités aux maîtres de vaisseau qui prenaient le risque de transporter des malades, et elles rejetaient de plus en plus à la mer les immigrants que la famine poussait à s'exiler.²³

C'est ainsi que le "phénomène épidémiologique"²⁴ va immédiatement prendre "des proportions alarmantes"²⁵, imposant des mesures d'émergence – qui s'avèreront nécessairement insuffisantes – pour adapter la station de quarantaine dont l'aspect va devenir rapidement méconnaissable:

L'amas de tentes et d'appentis massés derrière lui paraissaient une fourmilière. [Le docteur Milroy] était devenu complice d'un scandale: cette île n'enrayait ni la déchéance ni la mort, elle en retardait tout au plus l'échéance. [...] L'ampleur du fléau se reconnaissait à son odeur. Les émanations mortifères refluaient vers le rivage, mêlées à la pourriture des fonds où s'enlisaient les chaloupes à marée basse, et tout cela fusionnait en une seule et même puanteur qui se rapprochait d'eux.²⁶

D'un côté, cette vision d'ensemble insiste – comme plusieurs autres passages du texte – sur la masse, sur l'amoncellement de la multitude inouïe des malades qui envahissent l'île; de l'autre, elle met en évidence l'un des traits typiques des représentations des épidémies: la

²² *Ibid.*, p. 57.

²³ *Ibid.*, p. 108.

²⁴ *Ibid.*, p. 59.

²⁵ *Ibid.*, p. 60.

²⁶ *Ibid.*, p. 80.

puanteur qui envahit l'espace insulaire, la persistance des miasmes qui planent sur ces espaces.

Le roman revient souvent sur cet aspect et frappe, ainsi, presque physiquement le lecteur, hanté, au niveau verbal, par les odeurs de plus en plus insupportables qui s'emparent de l'île. Après le choix d'exagération et d'accumulation concernant l'arrivée des bateaux et le nombre des malades, c'est alors le tour de l'entassement des odeurs nauséabondes, surtout lorsque la chaleur de la saison augmente:

Une double puanteur triomphait donc: celle de l'île elle-même, chaud remugle de sanie et de détritux qui attirait des essaims de mouches et d'insectes; celle des vaisseaux, plus concentrée, montant des cales où crouissaient les malades et les morts.²⁷

Avec le passage des mois, l'application des règles de quarantaine ne pourra plus se réaliser dans la Grosse Île, qui non seulement perd, ainsi, sa fonction primaire, mais se transforme aussi en une sordide "passoire qui retenait les morts, filtrait les malades et renvoyait au fleuve le reste des passagers que les grandes villes du pays devaient absorber"²⁸; un endroit où "l'enfer était partout", où "tous les chemins menaient à la corruption et à la mort"²⁹.

L'île s'avère, peu à peu, le contraire du projet que le docteur Milroy et ses collaborateurs avaient souhaité:

Il avait voulu l'île salubre et épanouie. Or, elle était devenue un nid d'infection que la chaleur mûrissait, un mouroir où le bruit des canons couvrait les cris et les plaintes qui montaient des zones hospitalières où filtraient, dans les quelques moments de silence que ce tragique été ménageait encore, le tapage des cigales et les vrombissements d'insectes.³⁰

La faillite du projet du docteur Milroy est progressive. Au-delà des décès de centaines d'immigrants, elle passe par la mort de certains de ses collaborateurs, par les deux semaines pendant lesquelles il sera atteint lui-même du typhus et perdra totalement le contrôle de l'île, par la fuite des infirmiers et des préposés terrorisés par la puissance de l'épidémie, par les grandes lacunes des connaissances médicales de l'époque concernant ce type de maladies, par le manque de collaboration de la part des pouvoirs politiques auxquels Milroy s'adresse pour qu'ils viennent en aide de la station de quarantaine... Si cette tragédie collective connaît une fin, c'est plutôt grâce à son épuisement naturel que les forces de Milroy vont certainement

²⁷ *Ibid.*, p. 81.

²⁸ *Ibid.*, p. 108.

²⁹ *Ibid.*, p. 111.

³⁰ *Ibid.*, p. 129.

seconder et favoriser, mais non pas imposer.

Dans les traits spécifiques du roman qu'on a identifiés jusqu'ici, on retrouve, à côté de la dénonciation de certains aspects de la société de l'époque, "la volonté d'information qui anime le roman réaliste et historique"³¹. Les données sur lesquelles Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA ancre sa fiction – même si la grande histoire reste ailleurs – sont, en effet, rigoureuses³².

Il est donc vrai que, dans ce sens, *L'été de l'île de Grâce* permet à l'été de l'épidémie de sortir "du silence historique imposé par la longue suite de morts sans noms et sans visages, et [de] trouv[er] sa place dans l'Histoire"³³.

Et pourtant, il me semble que la véritable fascination que la captivante narration du roman exerce vient plutôt d'un autre aspect de l'ouvrage, de ce qu'Aurélien BOIVIN a bien perçu comme "un thème cher à Ouellette-Michalska": "la fin des rêves et du grand mythe de l'Amérique"³⁴.

L'été de l'île de Grâce, dans l'ancrage aux événements historiques qui le caractérise, met bien en évidence, comme on vient de le voir, les raisons concrètes – la famine, en premier lieu – qui sont à la base de la décision d'émigrer de la part des Irlandais qui vont échouer sur l'île de quarantaine. La Grosse Île est donc le seuil qui permet "leur entrée en Amérique"³⁵.

Mais juste au moment où le docteur Milroy s'inquiète pour les problèmes d'organisation que la station de quarantaine connaît face à la nécessité d'accueillir ces immigrants, il met aussi en évidence l'essence de l'Amérique dans leur imaginaire:

Sans abris, comment pourraient-ils accueillir ceux et celles qui débarqueraient là-bas, déçus de ne pas trouver l'Amérique qui roule sur l'or, l'Amérique où triomphent la liberté et tous les bonheurs espérés?³⁶

L'Amérique qui roule sur l'or, la terre de la liberté et de tous les bonheurs espérés, ce nouvel Eldorado moderne colle très mal à la station de quarantaine, à la ségrégation imposée que les normes sanitaires infligent aux nouveaux arrivés, aux conditions de vie scandaleuses et insupportables que la petite île de Grâce leur réserve.

Par ailleurs, Milroy, dans une réflexion à l'allure pédagogique conçue pour les lecteurs moins avertis, s'avère parfaitement conscient des traits constitutifs du rêve américain auquel, à sa manière, il adhère et dont il connaît la complexité:

³¹ Marilyn RANDALL, "Histoire, roman et texte national: comment lire *L'été de l'île de Grâce*", *Voix et images*, vol. 23, n. 1, 1997, pp. 65-83: p. 71.

³² Cf. *Ibid.*, p. 75, note 13.

³³ *Ibid.*, pp. 82-83.

³⁴ Aurélien BOIVIN, art. cit., p. 88.

³⁵ *IG*, p. 54.

³⁶ *Ibid.*, p. 56.

Il savait depuis longtemps que l'Amérique est avant tout le continent du rêve, espace imaginaire dont les frontières fuient dès l'instant où l'on croit les toucher. Son Amérique à lui, comme celle de tous ces nouveaux arrivants, n'avait été que le désir obstinément entretenu de croire en des lendemains différents, uniques, et par le fait même meilleurs.³⁷

Dans le contexte de plus en plus inhumain de l'île, alors, une question surgit spontanément chez ses habitants forcés et revient de manière extrêmement significative tout au long du roman:

L'un des deux [passagers en quarantaine] leva la main vers les terrains vagues qui entouraient le baraquement où ils se trouvaient et s'inquiéta: "Tout ça, c'est vraiment l'Amérique?"³⁸

Des malades en profitaient pour venir regarder au-dessus de son épaule la ligne mouvante du fleuve qui brillait au loin. Ils scrutaient l'insondable étendue d'eau découpée par la fenêtre, et le doute les reprenaient. Était-ce bien ça, l'Amérique? Ou le fleuve n'était-il pas plutôt ce qui les en séparait? Car souvent l'île leur paraissait une prison, la fin de l'Amérique, la fin de tout ce qu'ils attendaient.³⁹

À ce propos, les réponses et surtout les réflexions silencieuses du docteur Milroy hésitent entre la volonté de rassurer et d'éviter toute déception et le besoin d'être sincère, d'exprimer la vérité.

Avec les premiers immigrants qu'il accueille à la station de quarantaine et qui demandent si tout cela est l'Amérique, Milroy choisit le chemin le plus simple. Au lieu de souligner le fait "qu'il y avait plusieurs Amériques, et que cette terre en était une parmi d'autres"⁴⁰ – ce qui assignerait immédiatement un statut de relativisme au mythe de l'unicité de la terre d'Amérique –, Milroy se limite donc à faire signe que oui.

Plus tard, lorsque l'épidémie bat son plein et n'arrête de faucher les immigrants, le spectacle de la tragédie impose cruellement à Milroy de corriger l'image de l'Amérique terre de rêve et de bonheur, et de relire, sous un jour plus sombre, le voyage de ces pauvres hères:

Si visibles et en même temps si effacés, ces corps abandonnés dénonçaient le rêve illusoire qui les avait conduits là: la recherche de quelque pur bonheur, la quête de quelque grandiose territoire dont il ne restait que ces quelques grains de sable effleurant les fronts nus sur lesquels s'acharneraient bientôt les rats.⁴¹

³⁷ *Ibid.*, p. 67.

³⁸ *Ibid.*, p. 66.

³⁹ *Ibid.*, p. 323.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 67.

⁴¹ *Ibid.*, p. 151.

Après l'arrachement du départ, ce débarquement qui les replongeait dans ce qu'ils avaient voulu quitter – la pauvreté, la maladie, les soldats anglais qui les surveillaient encore même après qu'ils eussent parcouru la moitié du monde pour les fuir –, ils voyaient tout à coup cette chose inouïe qui allégeait pendant quelques secondes leur angoisse et leur douleur.⁴²

Même lorsque l'île sera enfin évacuée, au moment où l'épidémie connaît sa fin, et que les immigrés pourront s'embarquer pour Québec, le rêve américain semble encore hors de toute portée:

Le Nouveau Monde mettait tellement de temps à venir qu'ils pensaient être passés à côté, ou ne plus avoir la force de l'atteindre. Il fallait les encourager, expliquer que c'était ça l'Amérique: un lieu qui se déplaçait sans cesse au-delà du rêve qui l'avait fait entrevoir.⁴³

Le roman insiste, comme on a pu le voir même à partir de ces quelques citations, sur la nature mouvante, fuyante de l'Amérique, qui semble la rendre avant tout et surtout impossible à atteindre, impossible à saisir.

L'Amérique, d'après les mots du docteur Milroy au début de son expérience, serait "partout où l'on décide de recommencer sa vie"⁴⁴.

Le monde de souffrance et de putréfaction en lequel se convertit la Grosse Île – et dont le second toponyme, île de Grâce, semble n'entrer en jeu que pour souligner un contraste paradoxal – témoigne de sa véritable nature: lieu de mort, "refuge de la douleur, [...] terre des espoirs brûlés"⁴⁵.

L'épidémie de 1847 semble apprendre que c'est plutôt cela l'Amérique: destination finale d'un "voyage qui conduisait nulle part, sinon vers des frontières fuyantes, et sans nom, qu'ils ne pouvaient habiter"⁴⁶, sensiblement éloigné du "continent où les attendaient des terres bénies couvertes de coulées d'or chaud qui les réchauffaient déjà"⁴⁷ et qui ne semble qu'appartenir à la dimension de l'irréel.

"Pendant longtemps – et encore aujourd'hui, dans une certaine mesure – l'Amérique (entendre: les États-Unis) renvoyait directement au mythe de l'Eldorado. Espaces lointains, terres de jeunesse toujours à conquérir: il suffisait de s'y rendre pour que la vie recommence à neuf"⁴⁸.

Si le recours à la fiction historique fait que *L'été de l'île de Grâce* contribue à sortir du silence collectif un épisode tragique et significatif de l'Histoire du Québec et

⁴² *Ibid.*, p. 266.

⁴³ *Ibid.*, p. 340.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 236.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 326.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 327.

⁴⁸ Jean-François CHASSAY, *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995, p. 188.

⁴⁹ Marilyn RANDALL, art. cit., p. 76.

des mouvements migratoires internationaux, “l’histoire d’une Histoire qui ne se raconte pas souvent”⁴⁹, la reconstruction de cette épidémie acquiert un attrait particulier justement là où elle se double d’une troublante valeur culturelle et symbolique, là où elle contribue à remettre en question le grand mythe de l’Amérique et de tout ce que cela entraîne au niveau de l’imaginaire européen et mondial.

C’est alors que *L’été de l’île de Grâce* devient aussi un moyen de confronter le lecteur à un questionnement sur la mémoire historique, certes, mais surtout sur le mythe américain. Et ce mythe, comme à la fin de *Volkswagen Blues* – auquel il est difficile de ne pas penser face au souffle que cet aspect du roman de Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA trasmet au lecteur –, dans les dernières pages du texte, ne permet plus de s’illusionner.

“Il savait lui-même, pour l’avoir souvent éprouvé: on est toujours seul pour découvrir l’Amérique, toujours seul pour affronter ses peurs, l’inconnu qui nous habite”⁵⁰. Le véritable enseignement que le docteur Milroy tire de son expérience inhumaine et tragique, au moment où il craint le départ de ses derniers malades pour Québec, montre bien que *L’été de l’île de Grâce* témoigne à son tour que le rêve américain n’a probablement pas le sens qu’on lui a souvent attribué et qu’il est temps, de toute manière, de le corriger.

⁵⁰ /G, p. 340.